

En réponse à une lettre de moi, M. Boegner m'écrivit qu'il n'avait rien reçu. J'écrivis au fabricant pour lui demander l'explication de ce retard dans la livraison de la boîte, et je n'obtins pas de réponse. Je me déterminai, de guerre lasse, à remettre à mon retour à Paris l'éclaircissement de ce mystère.

Le 22 octobre, j'allai voir le fabricant, qui s'excusa comme il put de n'avoir pas exécuté mes instructions, mais je restai convaincu qu'il avait craint de livrer sa boîte entre des mains inconnues sans être payé. Je me fis présenter la boîte, sur laquelle il y avait, en belles lettres dorées : MAISON DES MISSIONS. Il fut convenu qu'elle serait portée le jour même, avant midi, chez M. Boegner, et je soldai la facture pour ôter toute crainte au fabricant.

Cette fois, je croyais avoir bien pris mes précautions pour que la boîte fût livrée le jour même. Mais il n'en fut rien. La boîte avait été déposée chez un M. Moniod, qui demeure dans la même maison que M. Boegner, et ce ne fut qu'après avoir attendu huit jours que ce voisin se détermina à la descendre chez le concierge, qui la livra à M. Boegner.

Le 31 octobre seulement, celui-ci, en réponse à une lettre où je lui demandais pourquoi il ne m'accusait pas réception de la boîte qu'il devait avoir reçue le 22, m'envoya une dépêche m'annonçant qu'il était enfin possesseur de mon offrande.

Il crut devoir venir le 1^{er} novembre, veille du jour où devait se réunir le Comité, me faire une visite de remerciements. C'était la première fois, depuis plusieurs années, que j'avais le privilège de le voir chez moi.

Dans le cours de la conversation, je lui demandai comment les choses se passaient depuis la rentrée des élèves dans le local de la Société, et il fut obligé de convenir, quoique avec beaucoup de réticences, qu'il avait bien de la peine à se tirer d'affaire, faute de place. J'appris ainsi que les élèves couchaient deux par chambre; que les leçons étaient données dans une de ces chambres, faute d'une salle d'étude; que le musée, qui contenait des objets d'une haute valeur, à tel point

qu'ils avaient obtenu un diplôme d'honneur à une exposition à Toulouse (1), était relégué dans des vitrines trop étroites et presque inaccessibles; que cet état de choses décourageait les missionnaires dans leurs efforts pour enrichir ce musée; enfin, que la bibliothèque, servant de chambre à donner aux missionnaires de passage, était dans un désordre auquel il était impossible de remédier.

M. Boegner ajouta, en terminant cet exposé, que, malgré ce triste état de choses, il ne pouvait pas en entretenir le Comité, parce qu'il aurait l'air de plaider pour lui-même, et surtout parce qu'il redoutait toute entreprise pouvant faire tort, par une sorte de concurrence, à l'œuvre des missions elle-même.

C'est à ce moment que Dieu me fit comprendre pour la première fois la nécessité, pour la Société, d'avoir une maison, et me suggéra l'idée que mon devoir était de plaider la cause de cette maison auprès du Comité.

Je laissai partir M. Boegner sans lui rien révéler des pensées qui venaient de m'assaillir. Après y avoir encore réfléchi après son départ et avoir demandé à Dieu de m'éclairer, je me décidai à agir auprès du Comité.

C'est où Dieu voulait me faire arriver. Il me savait très capable de m'enflammer pour une idée, mais aussi de me décourager en face des obstacles, et il ne voulait pas me laisser le temps d'examiner cette grosse affaire sous tous les rapports et de me rendre compte des difficultés que j'allais avoir à surmonter. C'est pour cela qu'il avait retardé la visite de M. Boegner jusqu'à la veille de la séance du Comité, séance à laquelle je devais assister, étant à Paris.

Le lendemain, 2 novembre, la boîte, dont la remise avait été tant retardée, fut présentée par M. Boegner au Comité. M. le pasteur Louis Vernes, qui présidait en l'absence de M. Léon de Bussierre, m'exprima les remerciements du Comité.

(1) Ils viennent d'obtenir la même distinction au Congrès national de géographie, à Nantes.

Dans ma réponse, je profitai de ce que ma boîte portait l'inscription MAISON DES MISSIONS pour dire que cette indication serait fautive tant que cette maison n'existerait pas. J'exposai en termes émus ce que j'avais appris la veille au sujet de l'état misérable du local occupé actuellement par la Société. J'ajoutai que j'étais convaincu de l'absolue et urgente nécessité de porter remède à une situation indigne d'une telle Société, et cela, en fondant sans plus de retard la Maison des missions ; que, dans ce but, j'offrais au Comité 5,000 francs en mémoire de ma femme, à condition que la souscription monterait à 200,000 francs, sans qu'elle portât le moindre préjudice aux dons destinés à l'œuvre elle-même.

Malgré la surprise causée par cette mise en demeure aussi brusque qu'inattendue, mon offre fut acceptée, et, séance tenante, une Commission, dont je faisais partie, fut chargée de s'occuper activement de cette affaire.

M. le pasteur Appia et M. Jacob de Neufville, membres du Comité, offrirent séance tenante chacun 1,000 francs. M. le baron L. de Bussierre, informé par M. Boegner de ce qui s'était passé, répondit par retour du courrier qu'il s'engageait pour 10,000 francs. Madame André Walther, présidente du Comité de dames institué pour soutenir l'œuvre des missions, avait depuis longtemps compris la nécessité pour la Société d'avoir une maison et s'était efforcée d'en provoquer la fondation. Elle répondit à une lettre l'informant de ce qui avait été fait, en envoyant un chèque de 5,000 francs. Elle ajoutait qu'elle ne s'en tiendrait pas là, si cela était nécessaire. L'espoir de voir enfin s'élever cette maison, à laquelle elle attachait tant d'importance, fut une des dernières joies que Dieu lui réservait avant de lui accorder cette félicité céleste après laquelle elle aspirait si ardemment (1).

(1) Madame André Walther est morte à Versailles le 6 août 1886.